

Le livre pauvre : quelque chose de grand dans le modeste ?

Est-ce à la mécanique céleste que le livre pauvre se confronte ? Avec pour astronome Daniel Leuwers orchestrateur de ces étoiles filantes que sont ses collections aux titres mallarméens : signets, billets, médaillons, don du poème ? Ou est-ce en vertu de la survivance de l'espèce que Daniel Leuwers recueille ces modestes oeuvres comme autant de graines à ranger dans le grenier du monde ?

Hier, demain, quelle place réserver à ces livres pauvres dans le bunker des graines de l'univers ? A quels déchiffrements donneront-ils lieu ?

« Lui-même à la fin, quand les bruits auront disparu, tirera une preuve de quelque chose de grand (pas d'astres ? Le hasard annulé) de ce simple fait qu'il peut causer l'ombre en soufflant la lumière – puis – comme il aura parlé selon l'absolu – qui nie l'immortalité, l'absolu existera en dehors – lune, au-dessus du temps : et il soulèvera les rideaux, en face.

Igitur, tout enfant, lit son devoir à ses ancêtres. »

Ma première impression en relisant ces lignes est que l'héritage mallarméen ne souffre pas l'illustration, (on se souvient de : « je suis pour – aucune illustration, tout ce qu'évoque un livre devant se passer dans l'esprit du lecteur ») qu'il faut au poème un lieu d'accueil non une enseigne, afin que texte et peinture s'unissent dans une commune liberté.

Plaisir du peintre d'ajuster un chant de paroles à un champ de couleurs.

Le travail du peintre est alors de tracer une voie au texte : l'eau s'écoule comme une marée sous la pression d'un souffle pour déposer sur le papier l'empreinte de pigments.

Une fois sèche, l'écume sur la page offre une plage à l'écrit.

En se ralliant au visible, le texte neutralise l'espace, y trouve une appétence nouvelle en s'adressant aussi au regard. La signification des mots lève le voile de peinture qui faisait écran au sens et l'on peut lire : « La teinte faiblement accrochée [...] sans figuration ni forme, l'introuvable union de la stèle et du souffle ». C'est ce qu'écrit Patrice Loraux dans « Tabernacle ». Ici, le philosophe reconstruit l'espace par l'écriture pour abriter « l'indifférence dorée » du texte de Paul Valéry, convoqué pour mieux revenir à l'essence de la peinture. Première étape d'un ralliement incertain de la peinture au texte.

Avec Jean-Michel Rey, le papier, une fois sec, fait place à l'écrit, support d'une interrogation sur la fabrique de l'oeuvre et les « façons du papier ». « La peinture gagne peu à peu le livre, suit les nombreuses aspérités de la surface et réagit dans les moindres recoins. Que reste-t-il de ces traces mêlées qui forment de fait un ensemble obligeant tout un chacun à voir et à lire comme d'un seul tenant ce qui d'ordinaire s'abstrait ? » Le médaillon se fait livre.

C'est aux éléments que Maurice Benhamou assimile la « dissipation » des formes : « Béatrice Casadesus ne s'attache qu'à celles presque défaites que crée ce qui n'a pas de forme : l'eau, la lumière, le vent. Sa peinture recueille ainsi cette étrange vertu que peuvent avoir : la lumière de faire fleurir la couleur éphémère, le vent d'alléger un instant le fardeau primitif, l'eau qui coule de faire oublier le monde. » Seule l'abstraction a raison de maux énoncés, car la peinture n'est pas une chronique du jour.

Jean-Dominique Rey se demande si le peintre ne serait pas l'architecte d'un monde lumineux élaboré à travers nuances, éclipses, équinoxes, et nuages. Des « graines de lumière [...] semées par un vent de rectitude », s'accrochant au support.

Jean Lissarrague associe « les brumes d'or » au « papillon de l'incertain ». Il joue sur la superposition des papiers.

La voyageuse Esther Tellermann a tracé les lignes d' « Epissure » depuis de lointains territoires où se révèlent parfums et matières. En offrant au livre pauvre son tracé de voyage : « j'ai ouvert ton nom / fait brûler le liquide d'or », elle incite l'artiste à transformer « le billet » en carnet d'or.

Christian Doumet met en scène les musiciens de Vermeer : « Le même Dieu tinte entre les propositions de l'Ethique et les contrepoints de l'Art de la fugue [...] Chaque voix déclenche sa vibration » écrit-il dans « Comme une vitre sous l'orage ». Par analogie, quelques gouttes de couleur annoncent le poème.

En s'attardant sur les « citées énucléées » Philippe Reliquet nous rappelle à la menace d'un monde où la pierre et l'eau s'affrontent ; ici la couleur délavée tente d'honorer le don de son poème.

La liberté offerte par ces modestes territoires que sont les livres pauvres (comme les livres uniques) invite à se soucier d'un tissage particulier du texte avec la peinture. Le texte prend alors une signification d'autant plus forte qu'il émane de la peinture. La peinture se voulant une émanation et non une représentation. Il s'agit de trouver un équivalent du texte.

Hasards des rencontres qui font surgir du sens là où on ne s'y attend pas. Magie de l'amitié qui favorise l'entente sensible entre la fluidité de la peinture et la trace graphique qui s'accroche au papier; association fragile où le seul rapport des forces en présence vise à l'unité d'un tout.

Un livre comme un lit d'or, prêt pour l'éveil, lorsque la peinture libérée des turbulences de l'écrit se révèle être une étendue sensible.

Emanation incertaine de quelque chose de grand dans le modeste ?

29 février 2008

Béatrice Casadesus